

HB

REVUE INTERNATIONALE
D'ÉTUDES STENDHALIENNES



n° 22 / 2018

Eurédit

tion explorée ; néanmoins, en dépit de cette lacune et de quelques approximations, la perspective phénoménologique adoptée permet une approche originale de la singularité éthique du roman stendhalien. Finalement, un Stendhal actuel ?

Michel ARROUS

Sophie RABAU, "Carmen", pour changer. Variations sur une nouvelle de Prosper Mérimée, Paris, Anacharsis, 2018, 222 p. ISBN : 979-10-92011-52-4.

« Varier Carmen » tel est le projet déclaré de Sophie Rabau pour son « roman ». Varier, et non réécrire, afin de démontrer que la vision habituellement reçue d'une fatalité tragique n'est après tout qu'un *a priori* imposé par l'auteur (Mérimée), puis par les librettistes de l'opéra du même nom, à de trop dociles lecteurs et auditeurs. Traquant les failles du récit, Sophie Rabau cherche des pistes pour développer son propos. Elle dénonce d'abord la convention d'un discours masculin (de Palladas – en exergue, à Don José), qui présente l'héroïne comme une femme coupable qu'il s'agit donc de sauver – si elle y consent –, sinon de tuer. Vision bornée et rapidement balayée.

Si l'on suit Carmen, difficile de croire en la fatalité : comment admettre que cette femme qui manifeste une infinie capacité à se réinventer, devienne une héroïne passive qui accepte comme inéluctable sa mort prochaine ? D'autant que l'auteur, au mépris des conventions poétiques, n'annonce cette mort que dans les toutes dernières pages de la nouvelle. Mérimée cependant a laissé au lecteur doué d'une aptitude à pluraliser l'histoire, plus d'une piste : sa nouvelle débute sur une épineuse question de géographie (où se situe l'antique Munda ?), se poursuit sur une rencontre pittoresque avec un bandit, se perd dans des considérations sur les mœurs des Romani et le pouvoir de la magie... Autant de voies ouvertes, et non exploitées, tandis que l'on n'entre jamais dans la pensée de Carmen. Toutefois, une autre œuvre de Mérimée ouvre sans doute une nouvelle perspective : *La Vénus d'Ille*, avec le thème de l'anneau magique mis entre les mains d'une femme redoutable. D'ailleurs, la littérature (de S. Jones à A. Dumas) a amplement brodé autour de l'image de la femme fatale...

Et si l'on cherchait du côté des interprètes et des professionnels du spectacle ? Interrogeons la grande Teresa Berganza : celle qui s'est fait tuer par un nombre respectable de ténors, que propose-t-elle ? Une vision rédimée de la mort de Carmen. Difficilement recevable selon Sophie Rabau. Et le directeur de l'Opéra-Comique, qu'exigeait-il au moment de porter *Carmen* sur la scène de son respectable théâtre ? De *ne pas faire mourir* l'héroïne. Voilà qui convient à la variatrice, qui étudie le répertoire de cette honorable salle pour inventer des *happy ends*. Bien des auteurs ont repris l'histoire, mais peu ont remarqué ce trait essentiel et très présent chez Mérimée : le rire de Carmen. C'est sur ce pilotis que Sophie Rabau, lasse d'avoir lu tous les livres, va prendre appui pour proposer sa (ses) version(s) de *Carmen*.

Brodant une énième variation, en s'inspirant de l'opéra de Strauss, l'auteur propose un mixte de Carmen et d'Ariane en une vision démultipliée, qui se situe en mille lieux comme en des temps divers – du XIX^e au XXI^e siècle, et dans laquelle plusieurs troupes jouent en même temps leurs variations sur la *Carmen* de Mérimée... Enfin est mise à mal la conception tragiquement uniciste de la littérature !

Faut-il écrire ces multiples variations, s'interroge l'auteur ? Ce serait butter sur l'écueil où ont échoué tous les variateurs antérieurs. Un détour par Mérimée – encore – apporte la solution. Il s'agit cette fois de se référer à *Colomba* : l'héroïne éponyme se définit comme une improvisatrice. Tel est le modèle à suivre pour proposer des variations à l'infini, sans hiérarchie. « Ce seront autant de *Carmen* pour changer ».

Œuvre brillante, spirituelle, au *tempo allegro sostenuto*, le « roman » de Sophie Rabau se veut autant une quête esthétique, qu'une interrogation existentielle. À l'image du *Dilettante* (jamais cité), elle exige qu'une œuvre d'art, comme la vie elle-même, mêle tragique et comique, *buffo* et *serio*, *allegrezza e tenerezza*. Elle n'oublie pas toutefois que dans la vie réelle puisse surgir un fait divers tragique, où le couteau n'est point « de théâtre » comme chez Chaplin.

Suzel ESQUIER

Thierry OZWALD, *Mérimée-Bizet. Sauver Carmen. Suivi de Im-posture de Glissant ? et de Sylvie Germain : un imaginaire fin de siècle*, Paris, Eurédit, 2018, 136 p. ISBN : 978-2-84830-227-0.

Jugeant qu'en France la forteresse « Littérature » est menacée de toutes parts, Thierry Ozwald, qui ne mâche pas ses mots, cible la « sous-littérature » contemporaine, le néo-féminisme et, entre autres plaies, le terrorisme intellectuel qui donne de l'œuvre une version revue et corrigée. Du côté de Mérimée ou plutôt de l'héritage postmoderne de *Carmen*, l'actualité lui offre bien des arguments et on lui accordera volontiers que les lectures « honnêtes » de la nouvelle sont rares : les travaux universitaires américains « tendent à transformer la gitane de Mérimée en icône du féminisme ambiant », on a abondamment parlé de la production sacrilège de Florence et, au même moment, est paru le livre « outreucidant » de Sophie Rabau, « *Carmen* », pour changer. *Variations sur une nouvelle de Prosper Mérimée*, dont Th. Ozwald propose une lecture gauchie dans la première partie de ce petit volume : « Mérimée-Bizet. Sauver *Carmen* » (pp. 13-54). Sont aussi épinglés, cette fois à juste titre, ceux qui, tels C. Norick, S. Liberati et F. Beigbeder, se sont récemment emparés de Carmen, en puisant d'ailleurs plus dans l'opéra que dans la nouvelle, et qui n'ont pas eu la finesse de Nabokov dont Sylvie Thorel a montré que *Lolita* est une « réécriture avérée et savante de *Carmen* ».

S'il est vrai que le respect et la fidélité dus à une œuvre ont été malmenés par le metteur en scène Leo Muscato qui, à la demande du directeur de l'Opéra de Florence, et sans doute atteint par l'onde de choc Weinstein, a